

l'accueil familial

en revue

**N° 6
décembre 1998**

dossier

**la formation
en accueil familial**

l'accueil familial

en revue

sommaire

Dossier : la formation en accueil familial

R. Brizais	<i>"l'expérience, du savoir à former"</i>	8
H. Rottman	<i>"quelques préalables théoriques à la formation des assistantes maternelles"</i>	14
B. Mainhagu	<i>"l'aspect créatif en formation"</i>	18
Écrit collectif	<i>"un bilan de formation"</i>	24
N. Lamoureux	<i>"la formation des assistantes maternelles : une autre façon de questionner le sens du placement d'un enfant"</i>	28
S. Escots	<i>"la co-formation, une voie possible pour l'accueil familial"</i>	34
J.C. Cébula	<i>"la formation en accueil familial, déplacements de savoirs - savoirs partagés"</i>	40
M. Bouzy	<i>"la formation des familles d'accueil"</i>	44

Agenda - Informations diverses	3
Éditorial	7
La lettre de Clotilde	46
Glossaire	48
Mythes et contes	51
Dossier juridique	55
A l'étranger	58
Actualité	62
Abonnement	65

Revue semestrielle
Édition IPI
50 rue Samson - 75013 Paris
Tél 01 45 89 17 17
Fax 01 45 89 00 41
prix du numéro : 70 F
N° 6 - décembre 1998
N° ISSN 1270.4164
Imprimerie Parenthèses (Nantes)

directeur de la publication Jean-Claude Cébula

comité de rédaction

Joëlle Berrhuel - Benoît Cambois - Serge Escots
Dominique Fua - Marie-Paule Glachant - Daniel Gorans
Catherine Horel - Michel Lacour - Geneviève Mermet
Hana Rottman - Catherine Sellenet - Pierre Verdier
Sabine de la Villehuchet

LA CO-FORMATION, UNE VOIE POSSIBLE POUR L'ACCUEIL FAMILIAL

Serge ESCOTS (psychothérapeute, formateur)
centre de consultation ADEISS, Toulouse

D'"apprendre à travailler ensemble" à "ensemble, apprendre à travailler"

Que ce soit à l'aide sociale à l'enfance ou dans les services de psychiatrie qui utilisent l'accueil familial, combien de fois a-t-on entendu, à propos des accueillants et de ceux qui les accompagnent : " il faudrait qu'ils apprennent à travailler ensemble ! ".

Ce qui sous-entend, pour ceux à qui cette remarque s'adresse, que ce n'est pas le cas. Or, que les accueillants et les intervenants travaillent ensemble, c'est, à mon avis, le B.A. BA de l'accueil familial. Et, si l'on ne connaît pas le B.A. BA, eh bien il faut l'apprendre. Il ne s'agirait donc pas d'apprendre à travailler ensemble mais tout simplement d'apprendre à travailler.

Je propose donc de renverser la proposition "apprendre à travailler ensemble" en "qu'ensemble, ils apprennent à travailler " ! Et pourquoi pas "qu'ils travaillent ensemble à apprendre" ? Mais ce serait une autre histoire...

Ce renversement est trivial car plus je "roumègue¹" cette idée, plus je la trouve banale tellement elle est évidente... Les familles d'accueil et les autres professionnels de l'accueil familial pourraient se former ensemble à l'accueil familial. Voilà ce qui se cache derrière ce néologisme qui sonne aussi bien qu'une quinte de toux : la co-formation.

Lorsque je pense à cette idée de se former ensemble, ce que je trouve manifeste c'est le gain : à élaborer ensemble leurs pratiques d'accueil familial, accueillants et accompagnants auraient tout à gagner.

C'est ce que je vis lorsque j'anime une formation en accueil familial où se côtoient travailleurs sociaux, psychologues, assistantes maternelles et personnels administratifs : chacun tient à souligner l'intérêt formatif de ces échanges pluridisciplinaires. Je pense aux formations de formateurs d'assistantes maternelles auxquelles participent parfois certaines assistantes maternelles qui ambitionnent de former leurs futures collègues. Passé un premier temps d'interrogation et de déstabilisation, lorsque les professionnels se prennent au jeu de la confrontation des points de vue et des places, ils semblent, visiblement, en retirer des bénéfices pédagogiques. Pour la formation des assistantes maternelles, d'abord, mais aussi pour leurs pratiques d'accueil.

Si, comme formateur, j'ai envisagé, il y a quelques années, ce "mélange des genres" avec appréhension, il en va tout autrement aujourd'hui où cette perspective, au contraire, me réjouit. Pourtant, si l'intérêt semble exister, il n'est, à ma connaissance, pas fréquent qu'accueillants et accompagnants se forment ensemble.

Il serait légitime de penser que si le gain et l'intérêt de ce type de propositions de travail conjoint étaient évidents, on devrait le rencontrer bien plus fréquemment.

Ou alors, bien plus qu'à y gagner, il y aurait, à se former ensemble, quelque chose à y perdre? En effet, si l'on s'abstient de retirer des gains, c'est qu'il y a peut-être une crainte de perte, et c'est précisément ce qu'il y a à perdre que l'on a à y gagner. Drôle de logique, j'en conviens, où il faut perdre pour gagner... Arrêtons-nous un instant sur ces pertes et profits.

Accepter la perte pour augmenter le gain

Être en formation, c'est se mettre en situation de mesurer ce que l'on sait et ce que l'on ne sait pas. Pour apprendre, il faut savoir ce qu'on ignore : c'est la disposition d'esprit nécessaire. Ne pas savoir ce qu'on ne sait pas, c'est la méconnaissance, alors que savoir ce qu'on ne sait pas, c'est le début de la connaissance, selon Jankélévitch².

Peut-être est-ce une piste : il ne serait pas facile de se montrer en situation de ne pas savoir au regard d'un autre pour lequel on serait supposé savoir. Nous le savons, la meilleure façon de rester pour un autre "un supposé savoir", c'est de se taire. "Ceux qui parlent ne savent pas, ceux qui savent ne parlent pas" nous enseigne la sagesse populaire.

Qu'y aurait-il à perdre à se présenter, accueillants et accompagnants, comme ne sachant pas? Du moins ne sachant pas tout? Perdre un peu de son mystère?

L'illusion du pouvoir, alors? Savoir et pouvoir sont intimement liés. À partager de son savoir avec l'autre, n'y aurait-il pas le fantasme possible de perdre du pouvoir? Comme si, ce que je croyais donner à l'autre, je le perdais un peu. Je dis "croyais donner" car il n'est pas certain que ce que je crois que je donne corresponde à ce que l'autre prend³. Ce qui se perdrait serait donc du registre de l'imaginaire : la perte de représenter l'illusion d'un savoir pour l'autre et du pouvoir qui en découle.

D'accord pour la perte, mais à se former ensemble qu'est-ce qu'on gagne? Connaissance de l'autre et reconnaissance de soi.

Connaissance d'abord au sens étymologique de connaître, "naître avec" l'autre à l'accueil familial. Ensuite au sens d'accepter de ne pas savoir en s'en remettant à l'autre qui ouvre sur ce que l'on nomme de façon classique, la docte ignorance. On passe alors de "je ne sais pas que je ne sais pas, donc je crois savoir" à "je sais que je ne sais pas donc je sais"⁴.

Reconnaissance enfin car un groupe de formation offre un contexte d'appréhension de ses partenaires professionnels différent de celui de sa pratique. C'est une possibilité de connaissance nouvelle qui s'offre à chacun, qu'il soit accueillant ou accompagnant. Un peu dégagée des enjeux du quotidien de la pratique, la formation propose à chacun de s'envisager plus librement et de pousser un peu plus avant l'élaboration de sa pratique. La découverte pour soi de ce que l'on pense du travail devient découverte pour l'autre et ouvre à une reconnaissance.

Les familles d'accueil perdent de leur soi-disant naïveté (qualité si prisée) et les accompagnants de leur assurance de façade.

À réfléchir ensemble à l'accueil familial, chacun peut mesurer à quel point il est démuni et fondamentalement sans solution (ce qui ne nous dédouane pas de notre devoir d'invention) ; mais, de ce fait, chacun montre à quel point il a besoin de l'autre pour parler, se soutenir et, à défaut de posséder des solutions radicales, pour construire ensemble des réponses.

C'est le maintien de sa crédibilité auprès de l'autre qui pousse chacun à produire des solutions pour l'accueil. C'est-à-dire à "faire", interpréter, conseiller, poser des actes. Bien souvent, malheureusement, chacun vérifie l'inanité des solutions, ce qui accroît les phénomènes de disqualification mutuelle. Se former ensemble à l'accueil familial permet une reconnaissance des limites respectives et une reconnaissance des places.

Nous avons donc un gain symbolique et une perte dans le registre de l'imaginaire.

Car, de toutes façons, cet accueilli pour qui accueillant et accompagnant travaillent, fondamentalement, on ne peut pas faire grand chose pour lui. Son histoire et sa souffrance, au bout du compte, c'est à lui de se les "coltiner"... Notre impuissance radicale face à la vie de l'autre, cela au moins nous la partageons tous : accueillants et accompagnants. C'est notre dénominateur commun. Plutôt que de rivaliser dans des escalades de solutions, pourquoi ne pas partir de là ? Des solutions ? Il n'y en a pas et les réponses ne peuvent être construites qu'ensemble.

Suite à une enquête menée auprès d'anciens du placement familial, Jean Cournot disait que ceux pour qui le placement avait plutôt réussi étaient ceux pour lesquels l'articulation accueillant/équipe avait bien fonctionné⁵. L'essentiel des praticiens de l'accueil familial aujourd'hui, souscrit à cette idée.

Pour ma part, je la poserais comme enjeu essentiel : l'accueil familial fonctionne lorsque accueillants et accompagnants sont capables d'articulation :

- articulation, c'est d'abord des mots : articuler une parole sur l'accueil,
- articulation, c'est ensuite des modes de travail en commun : articuler des pratiques ensemble,
- articulation, c'est enfin des fonctions différentes : articuler des places dans un dispositif.

Fondement et légitimité de sa place : manques de l'autre ou limites de soi?

L'acceptation de l'altérité radicale est une question qui dépasse l'accueil familial. Elle traverse, au-delà du champ sanitaire et social, notre société moderne tout entière. Retour des excès d'une civilisation qui a fait de l'individualisme forcené sa valeur centrale, aujourd'hui, partout, il nous faut réapprendre à "faire" avec l'autre. Prise en charge pluridisciplinaire, travail en réseau, en partenariat, l'évidence est là, on ne peut pas faire tout seul. Il faut faire ensemble.

Pour illustrer mon propos, je vous propose de faire un détour par un autre contexte. J'ai été, ces dernières années, conduit à animer des dispositifs de régulation et d'analyse des pratiques dans deux types de lieux qui rassemblaient, dans le même projet, des acteurs qui fonctionnaient à des places différentes. Il s'agissait d'une part d'un lieu d'accueil de jour pour usagers de drogues que l'on nomme parfois, à tort, "boutique" et d'autre part d'un lieu d'accueil de parents et d'enfants séropositifs au VIH.

Dans la première situation se trouvaient réunis des professionnels diplômés et d'autres qui avaient été embauchés au titre de leur expérience d'anciens usagers de drogues. La question de la reconnaissance des places était ici cruciale, véritable source de perpétuels malentendus qui ne manquaient pas de rejaillir sur la pratique.

Nous avons à faire à deux types de légitimité professionnelle, ce qui, à y regarder de près, est une situation analogue à celle que l'on rencontre en accueil familial.

Du point de vue des compétences, il était facile de mettre face à face savoir et savoir-faire chez chacun : ils n'avaient pas appris dans les mêmes écoles !

Du problème des qualifications, la comparaison avec l'accueil familial peut s'étendre aux motivations à travailler dans ce type de lieux. Chacun envisageait celles de l'autre avec quelques interrogations, voire avec suspicion. Ces intentions que chacun se prêtait participaient à la difficulté de pouvoir échanger ensemble.

Dans ce type de situation, chacun remédie à l'absence de réponses aux questions qu'il se pose sur l'autre par les fantasmes qui lui conviennent. C'est-à-dire ceux qui le rassurent sur la légitimité de sa propre place. L'autre ne doit pas être tout à fait clair sur ses motivations et doit être insuffisamment compétent puisque "MOI " je suis là.

Face à ces impasses, le travail consistera à aider à passer d'une position où l'on soutient sa place à partir de la mise en évidence des manques de l'autre, à une position où la place de l'autre trouve sa justification à partir de ses propres limites :

- en tant que professionnel diplômé, il y a un certain type de relations aux usagers que je ne peux pas engager et qui, pourtant, est utile à notre travail,
- en tant qu'ancien usager de drogues, il y a un certain type de relations aux usagers que je ne peux engager et qui, pourtant, est utile à notre travail.

Cela suppose d'abord de définir clairement, dans un projet, la place de chacun. Ensuite, de permettre la reconnaissance mutuelle par la mesure de ses limites et l'identification des ressources de l'autre. C'est à la fois la définition et le fondement "d'apprendre à travailler ensemble".

Dans la deuxième situation, il s'agit d'un lieu pour parents et enfants séropositifs qui propose un accueil et un accompagnement conjoints par des professionnels et des bénévoles. Nous sommes en présence de deux logiques : celle des professionnels et celle des bénévoles.

Le problème ici consistait à aider à comprendre la logique de l'autre et à assumer les limites de la sienne.

La couverture horaire du service que l'on propose aux usagers est une priorité dans ce projet. Là aussi, le parallèle avec l'accueil familial est éloquent. Les contraintes des professionnels ne permettent pas une amplitude suffisante des besoins estimés, et les bénévoles par nature ne peuvent offrir la permanence nécessaire.

Le projet tirait donc sa force de l'addition de ces deux contraintes pour créer davantage de possibilités.

Là où la disponibilité du professionnel s'arrête, commence celle du bénévole, et ce que la place du bénévole ne permet pas d'engager, légitime celle du professionnel. Mais ce faisant, l'addition de ces deux faiblesses, si elle peut faire force à un certain endroit, reste faiblesse structurelle dans la confrontation de ces deux logiques.

Lorsque l'on écoutait comment chacun voyait le problème, les professionnels renvoyaient aux bénévoles leur "trop grande implication", là où les bénévoles "comprenaient bien" que les professionnels ne "pouvaient" en faire plus.

- "Si vous en faites trop, comment voulez-vous que l'on existe ? Laissez-nous de la place !", dit le professionnel.

- "Puisque vous ne pouvez pas en faire plus, nous sommes bien obligés de faire", rétorque le bénévole .

L'enjeu du travail ensemble butte toujours sur l'idée que la solution à un problème passe par "plus de sa propre logique" au détriment de la logique de l'autre. Il est en effet difficile de concevoir qu'au contraire, la solution passe par moins de sa propre logique, ce qui conduit paradoxalement, dès lors que tous souscrivent à ce postulat et en font autant, à faire plus de place à chacun... Et finalement à en laisser davantage pour l'accueilli.

Il est fréquent, en accueil familial, que lorsque les choses sont difficiles pour l'accueilli, on se rassure et se réassure en imaginant qu' "il suffirait d'augmenter ce que l'on propose" pour que la situation s'améliore.

L'enfant ne va pas bien? Il n'est pas rare que les familles d'accueil suggèrent de limiter les retours chez les parents, ce qui implique "plus d'accueil familial". Là où parfois l'équipe peut proposer "plus de thérapie ou d'autres réponses hors accueil familial", c'est-à-dire plus de solution à connotation technique.

Dans ces propositions qui visent, d'une certaine manière, à réassurer sa place, on perd de vue l'accueilli : le sujet et sa responsabilité. Pourtant, si la situation est difficile, il n'y est pas pour rien. Et si l'on souhaite préserver sa place de sujet et le rendre acteur de son développement, quels que soient son âge ou ses problèmes, il ne sera pas question "de faire" sans lui.

Les réponses à privilégier seront celles qui lui laisseront une marge de manœuvre sans être envahi par les "solutions" des autres. Avant que d'être solution pour l'accueilli, elle est avant tout soulagement pour celui qui la propose.

Se former ensemble à inventer de nouvelles pratiques d'accueil familial

La formation est un lieu d'élaboration, c'est-à-dire un lieu où l'on s'arrête pour clarifier et définir un objet. Définir l'accueil familial à partir de places différentes, c'est s'interdire de le réduire à une seule logique, à un seul discours ou à un seul point de vue. C'est laisser la définition ouverte, non finie.

La formation offre la possibilité, en parlant de sa pratique professionnelle, de délimiter sa place : on ne parle que d'une place en même temps. Or, cette définition des limites de la place de chacun qui - je le répète à la suite de beaucoup d'autres - est l'enjeu central de l'accueil familial, ne va pas de soi. La définition de la place de chaque acteur ne trouve ses contours qu'au contact de celle des autres.

Il y a donc, à se retrouver en formation pour définir les places, un avantage considérable : en mesurant ce que l'autre entend prendre comme place, j'ajuste immédiatement la mienne.

Il me semble que ces "calages" mutuels ne peuvent se faire sans l'installation préalable d'un minimum d'identité professionnelle de chacun. Ainsi, la co-formation ne peut, à mon sens, remplacer les formations initiales. C'est évident pour les professionnels de l'accueil familial dont la profession est reconnue.

Il n'en va pas de même pour les accueillants d'adultes pour lesquels le statut contribue peu à donner consistance à leur identité. Il serait préjudiciable à leurs futures pratiques de ne pas pouvoir élaborer leurs fonctions avant de se confronter aux autres acteurs.

Ceci posé, les applications sont nombreuses. Nous pourrions rêver à la participation d'assistantes maternelles à des unités de valeur de formation initiale d'élèves éducateurs, assistants sociaux, puéricultrices ou éducateurs de jeunes enfants. Et réciproquement? Pourquoi pas, rien ne s'y opposerait d'un point de vue technique ou pédagogique.

En formation continue, des actions spécifiques intra-établissement ou pluridisciplinaires sont envisageables, nonobstant quelques précautions pédagogiques. La formation en interne implique, à mon sens, des cadres-contenants pour autoriser une parole dans l'institution et traiter les inévitables conflits internes.

Je connais quelques assistantes maternelles pour qui l'idée de faire une formation avec le travailleur social référent semble impossible, tant le contentieux est grand et la parole interdite. C'est la justification même de la proposition à se former ensemble. Les actions de formation continue séparées, avec tout l'intérêt qu'elles peuvent présenter, trouvent dans ces situations leurs limites car elles ne font, bien souvent, qu'accroître le conflit en fournissant "de nouvelles armes" à chacun des "belligérants".

En revanche, des propositions ponctuelles à l'extérieur de l'institution, me semblent tout à fait envisageables, car elles ne connaissent pas les limites de la précédente, tout en conservant l'essentiel : la confrontation des places différentes.

Nous pourrions imaginer, dans le champ de l'accueil d'enfants, réunir des assistantes maternelles et des travailleurs sociaux, attachés, psychologues, puéricultrices, médecins... autour de thèmes tels que : "la place des parents", "maltraitance et résonances", "la fin du placement", "la séparation" entre autres exemples.

Ou, pour l'accueil des adultes, réunir des familles d'accueil, des soignants, des médecins, des psychologues... autour des thèmes suivants : "les processus soignants en accueil familial", "maladie mentale et accueil familial", etc... propositions loin d'être exhaustives.

L'imagination en la matière me paraît prometteuse : les thèmes qui seraient l'occasion de confronter les différences ne manquent pas.

La formation des accueillants et des accompagnants ensemble pourrait peut-être permettre de tordre le cou à cette traditionnelle partition entre le savoir-faire des accueillants face au savoir des accompagnants et ouvrir alors sur un savoir être ensemble... Clef d'un partage des savoirs et d'une libération des savoir-faire de chacun.

1 - Ressasser, ruminer en occitan

2 - Vladimir Jankélévitch, *Le je-ne-sais-quoi et le presque-rien*, éditions du Seuil, collection Point

3 - Nicolas de Chamfort, *Maximes et pensées, Mille et une nuits*.

4 - Vladimir Jankélévitch, *op. cit.*

5 - Jean Cournot, *Bulletin d'information et d'échange du groupe d'étude et de liaison de placements familiaux spécialisés n° 33, compte-rendu des journées de Marseille, juin 1984*